

On crâno sordâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 33 [i.e. 39]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

satisfaire messieurs les voyageurs, leurs augustes épouses, les bonnes d'enfants et les journalistes.

Agrérez, etc.

Le Directeur de la ligne :
FERRUGINEUX DE ST-RAIL.



Yverdon, le 17 septembre 1877.

M. le rédacteur du *Conteur vaudois*, Lausanne.

Monsieur,

Un brave paysan se présentait l'autre jour au guichet de la gare d'Yverdon, quelques minutes avant l'express partant à 4 h. 28 m. pour Lausanne, demandant un billet pour Renens. On lui répondit :

— Le train express ne s'arrête pas à Renens ; il vous faut attendre le train de 5 h. 46 m.

— Comment ça se fait-il ? N'y a-t-il pas moyen de le faire arrêter ?

— Enfin, si vous le voulez, adressez-vous au chef de gare.

Suivant ce conseil, il alla immédiatement auprès du chef de gare, et, son chapeau à la main, le supplia de bien vouloir faire arrêter le train seulement une minute, devant, dit-il, se rendre à Eculens pour voir une place de domestique.

Le chef de gare, comprenant de quoi il s'agissait, lui dit qu'il n'avait la compétence de faire arrêter un train pour un seul voyageur, mais que s'ils étaient au moins trois, la chose serait possible. — Comme le paysan persistait, l'employé ajouta : « Eh bien ! attendez un instant et vous demanderez au mécanicien. »

Sitôt le train en gare, il court auprès de la machine et fait au mécanicien la même demande.

— Impossible ! lui dit le mécanicien, en lui montrant du doigt la machine, lisez : « *L'éclair*, » je ne peux l'arrêter qu'à Lausanne.

Sur cette réponse notre individu se retourna en grommelant :

« Pas de chance, c'est l'éclair, mais quand même je crois que si j'avais apporté un demi-litre, ça aurait fait de l'effet. »

S. E.



Le bruit qui se fait autour du nom de M. Grévy, ancien président de la Chambre des députés, donne de l'actualité à ce portrait de lui publié il y a déjà deux ans, dans le *National*, sous la signature de Kel-Kun :

..... Le tambour battait. Ran-tan-plan. C'était le moment où le président montait au fauteuil ; du fond de la scène un homme noir apparaissait, c'était M. Grévy. Une fois assis au fauteuil, M. Grévy prenait, en attendant l'arrivée des députés, cet éternel journal que tout président trouve toujours sur son bureau et qui lui sert moins à lire qu'à se donner une contenance.

Quand les banquettes étaient garnies, un coup de sonnette vif et sec retentissait. Lecture du procès-verbal par un de messieurs les secrétaires. Après

quoi M. Grévy se levait avec la dignité d'un consul pour lire le menu du festin.

Il n'a pas de tics. Un caricaturiste aurait eu de la peine à saisir le côté plaisant de cette physionomie, toujours au repos, même quand elle s'illuminait un peu. Pas le moindre soubresaut de paroles, même dans le rappel à l'ordre infligé à un collègue. Il disait à un interrupteur : « Vous n'avez pas la parole » du même ton qu'il disait : « La parole est à M. le président de la République, » et cette tonalité toujours égale n'avait pas peu contribué à lui donner sur tous les partis l'autorité nécessaire à son rôle.

Si, à la fin de chaque séance, on avait relevé les rappels à l'ordre, il y en aurait eu juste autant au compte de l'extrême gauche qu'au compte de l'extrême droite. La balance était tenue avec l'impartialité de ces figures symboliques peintes ou sculptées qui représentent la justice.

On assure que M. Grévy est plus généralement de son avis que de l'avis des autres, ce qui le fait considérer par quelques-uns comme un pointu.

Un jour, passant par Lons-le-Saulnier (Jura), dans ce département que M. Grévy représente à la Chambre des députés, je parlais de lui au maître de l'hôtel où j'étais descendu :

— Il y a deux Grévy, me répondit-il. Duquel voulez-vous parler ?

— De M. Jules Grévy.

— Ah ! le joueur de billard !

— M. Grévy joue au billard ?

— Ah ! monsieur, le plus beau coup de queue de toute la Franche-Comté !



On crâno sordâ.

Tchabran avâi fé cauquiès petites caviès ein aleint ai gaupès decé delé, et s'étâi einrolâ, que l'a mémameint étâ à la guierra de Crimée. Mâ ein après, quand son teimps a étâ fini, l'ein a praô z'u, et s'est peinsâ : baque ! lè dzeins ne vollion pequa repeinsâ à mè fregâtsès ; y'é praô medzi de vatze einradjà por ora et vu retornâ levé ! L'est cein que l'a fé et l'est revenu tot bounameint tsi son père, iò travaillè qu'on sâcro oreindrâi. Quand l'est que l'est bin décidâ dâi iadzo lo né à la fretéri, ye raconté cein que l'a vu, qu'on amé pardié bin l'outré, et qu'on est tot ébahi que l'aussé étâ per lé, kâ n'est pas on tant terriblio et dein la jeunesse l'étâi gaillâ épouâirâo et quand bin braguè que l'a fé cein, diabe lo pas que lo crayo, vu bin frémâ que sè tagnâi ein derrâi.

— Eh bin ! Tchabran, que l'ai desâi l'autra né Féli, lo majo, à quinna bataille as-tou tapâ ? ein as-tu pî vu ion de clliâo Russes ?

— Oh compto praô ! quand lâi peinsò cein mè fâ refresenâ. L'étâi à la bataille de l'Alma qu'on s'est tapâ cinq hâorès sein botsi et qu'à la fin lè Russes ont fotu le camp et ne lè z'ein corrattâ asse liein que n'ein pu. Adon y'ein é trovâ ion derrâi on bosson et yé de : à no dou, melebâogro ! Y'é trait mon sabro et z'âo ! lâi y'é copâ lè duès tsambès.

— Porquìè lè tsambès! à ta pliace lài aré ein-mottà la tэта, que l'ai fe Féli.

— Te dis bin, Féli, mà la tэта étai dza via!

Un journal français se plaît à mettre sur le dos de la Suisse cette singulière histoire :

« Les guides de la Suisse ont maintenant un moyen infailible de procurer aux touristes le plaisir de voir des ours, moyennant finance.

On va voir comment s'y prennent ces gaillards au bâton ferré.

F... raconte à ses amis qu'un jour qu'il errait en artiste, sac au dos, à travers les montagnes, il se trouva tout à coup, en tournant un rocher, face à face avec un ours de haute taille. Aussitôt il arma son revolver et visa la bête à la tête, suivant le conseil d'Olivier Cromwell.

— Arrêtez, monsieur, arrêtez! s'écria vivement celui-ci.

— Hein? Quoi? Qu'est-ce que c'est que ça? Un ours qui parle le français de M. Littré!

— Mon Dieu, oui, monsieur, répliqua l'ours en s'approchant, mais en ayant soin de garder une distance respectueuse.

— Bon! mais je ne comprends toujours pas, répliqua le touriste sans désarmer.

— Permettez, reprit l'animal, voici la chose : Je suis un ancien limonadier du Valais. Les affaires n'allant pas, je suis venu ici. Or, les guides du pays se cotisent pour me payer cinquante sous par jour, à condition de jouer le rôle d'ours dans la montagne. Il paraît que cela fait très bien dans le paysage. Si, à ma vue, les voyageurs s'effrayent, les guides intrépides les rassurent et me mettent en fuite. En ce cas, à la fin de la journée, nous partageons, eux et moi, le pourboire de la reconnaissance. Ce n'est pas un mauvais métier, mais il y a des mortes-saisons. »

Il y a quelques années, eu lieu, au Grand-Théâtre de Marseille, la première représentation d'un opéra-comique dû à la collaboration de deux auteurs de cette ville et intitulé : *Les Gardes françaises*. Dans la première scène figurait un amoureux, qui, à l'ombre de la nuit, chantait sa peine sous les fenêtres de sa belle. De temps à autre, il mêlait à son chant un bruyant éternuement, et il expliquait qu'un rhume de cerveau était tout ce qui lui avait valu jusqu'alors son amoureux hommage, rendu souvent à pareille heure.

Deux éternuements passèrent, et l'effet que l'auteur s'était proposé fut atteint : le public se prit à rire. Par malheur, au troisième, un mauvais plaisant du parterre eut l'idée de répondre par un éternuement personnel à celui que l'auteur venait de faire entendre. On crut à une coïncidence fortuite. Mais l'acteur ayant continué son jeu de scène, ce furent trente spectateurs et bientôt tous ceux que contenait la salle qui éternuèrent. Cette fois, le but

fut dépassé, un rire général mit fin à la pièce, qui fut retirée.

Le lendemain, un journal satirique de l'époque ajouta à son compte-rendu de la représentation des *Gardes françaises* un dessin qui montrait les auteurs suivant le convoi funèbre de leur pièce. Au bas, on lisait ce quatrain qui fut attribué à l'auteur des paroles, un homme d'esprit :

Il est des santés si mauvaises,
Qu'un rien les conduit au tombeau ;
Voyez donc *les Gardes françaises*
Mourant d'un rhume de cerveau.

Le *Figaro* reproduit, d'après le *Times*, une curieuse conversation que le maréchal de Mac-Mahon aurait eue en 1860, avec un de ses amis. Ne pouvant la reproduire en entier, nous nous bornons au passage le plus saillant.

C'est le maréchal qui parle :

« C'était à l'époque du voyage de l'empereur en Algérie. Nous étions à Oran et, après dîner, nous entrâmes dans un kiosque où j'avais autrefois l'habitude de m'asseoir. L'empereur, le général Fleury, le général Castelnau et moi étions présents. Le général Fleury entra et sortit, et la conversation eut lieu entre l'empereur et moi : le général Castelnau écoutait. On vint à parler, je ne sais pourquoi, du coup d'Etat du 2 décembre. — Sire, lui dis-je, l'endroit où nous sommes a souvent été témoin de mes réflexions et de mes perplexités. Quand je reçus la nouvelle du coup d'Etat, je fus grandement affligé, je dois l'avouer à l'empereur.

Cette violation de loi m'apparut comme une chose sérieuse et terrible. Je ne suis point un rigoriste absolu. Je sais qu'il ne faut pas toujours obéir à la lettre de la loi. Je comprends que, quand le salut du pays l'exige, quand il n'y a rien autre chose à faire, quand toutes les tentatives ont échoué, je comprends alors qu'on puisse rompre avec la loi, et le salut du pays est alors une excuse pour cette violation. Mais, en 1851, le salut de la France exigeait-il que la loi fût violée? Il me semble que le président aurait pu arriver à s'entendre avec l'Assemblée, qu'on pouvait employer d'autres moyens qu'un coup de force. »

Les Français ont décidément la manie du calembourg; ils en font à tout prix. Ecoutez :

Calino est allé dernièrement en Angleterre.

De retour à Paris, sa femme lui reproche de ne pas lui avoir écrit.

— J'en avais pourtant bien l'intention, lui a-t-il répondu, mais je ne l'ai pas pu. En arrivant à Douvres, on a jeté l'ancre.

CE N'EST PAS LA DANSE

VI

Naturellement, sous le coup, Jacquot bondit furieux.

Il n'avait pas grande opinion de la force de son adversaire; Julien, lui-même n'en avait guère conscience. Cependant par